

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche

**Herausgeber:** Le pays du dimanche

**Band:** 7 (1904)

**Heft:** 18 bis [i.e. 18]

**Artikel:** Les dernières violettes

**Autor:** Raucourt, Jean

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253837>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAÎSSANT



A PORRENTRUY



N° 18 bis

Supplément du Dimanche 1er mai

1904

## LES DERNIÈRES VIOLETTES

par JEAN RAUCOURT

— Allons... allons, père Vincent, un peu de patience... on va vous y transporter à cette fenêtre... Mais, que diable ! laissez-moi le temps de mettre votre couverture sur vos jambes... Vous n'êtes pas si pressé ? Eh, bien sûr, vous n'allez pas courir la prétentaine, n'est-ce pas ? Alors, soyez donc raisonnable.

— Eh... eh, la pré... ten... taine..., la pré... ten... taine ! répliqua de sa petite voix faible et incertaine le vieillard, en qui ce seul mot avait sans doute éveillé le souvenir de ses fredaines de jadis.

Puis, d'un ton légèrement irrité :

— Sûr que j'aimerais encore mieux la courir que de rester cloué, sottement, par mes rhumatismes, dans cet odieux fauteuil.

Et donnant un coup de ses poings amaigris sur les bras de son large siège :

— Pensez-vous, ma brave dame Michoux, que ce soit récréatif de trainer sa misérable existence entre les pauvres cloisons de ce rez-de-chaussée, sombre, humide... sans jamais pouvoir espérer en sortir autrement que... les pieds en avant, comme on dit ? Certes, je suis résigné à prendre, quand il le faudra mon billet pour le grand voyage, pour ce monde qu'on prétend être le meilleur... Mais au moins qu'on me laisse avoir mon plaisir comme bon me semble dans celui-ci ! J'en ai si peu eu dans ma vie !

Et, tandis qu'il prononçait ces mots, des pleurs obscurcirent ses yeux.

— Allons, bon ! vous voilà encore parti pour vos idées noires, fit Mme Michoux, en haussant les épaules : si vous croyez que je vais perdre mon temps à vous écouter !...

Et, tout en commençant à pousser le fauteuil vers la fenêtre :

— Seulement, croyez-en votre vieille voisine : ne restez

pas une journée dehors. Vous oubliez que nous ne sommes encore qu'en avril ; et dame...

— C'est bon, c'est bon ! grogna le père Vincent. Laissez-moi donc passer mes journées comme il me plaît !

Et sa voix s'était durcie, et ses yeux s'irritaient.

La bonne Mme Michoux n'insista pas et non sans hausser encore les épaules, acheva de pousser le fauteuil du vieillard contre le chambranle de la croisée — pauvre croisée toute basse, dont le rebord était à peine à un mètre au-dessus du sol.

Puis, en brave femme qui ne garde pas plus rancune aux mauvaises humeurs des vieillards qu'aux bouderies des enfants, elle étala, sur sa figure ronde et ridée, un large sourire, et tendant au père Vincent son livre préféré, les poésies de Béranger :

— Eh bien ! sommes-nous satisfait, maintenant ? Avons-nous ce qu'il nous faut ? Moi, je remonte chez moi préparer le souper de mon homme, et je vous descendrai le vôtre tantôt... Sans rancune, hein ?

— Bien... bien... merci, grommela distraitemment le père Vincent.

Car, depuis qu'il était à sa fenêtre, toute son attention était attirée par un modeste bouquet de violettes qui allongeait ses tiges menues dans un grand verre ébréché, placé sur le rebord.

Pauvre petit bouquet de violettes, qui eût semblé bien insignifiant à tout autre... Le père Vincent le contemplait avec amour... avec tristesse aussi, car les anciens, les cruels souvenirs l'assaillaient toujours ; mais la vue de ces modestes violettes les adoucissait.

Et il ne songeait guère à lire. Il demeurait en extase devant ces fleurettes, que ses yeux ne quittaient que pour jeter un regard furtif vers la rue, dès que ses oreilles perçaient le bruit sec de petits talons trottinant sur le trottoir.

Mais, au bout d'un instant, son faible cerveau commençait à s'agiter. Et il murmurait :

— Elle va passer... la voici!... Oui, c'est elle... Non... pas encore!

Et alors, déconcerté, il laissait retomber lourdement sa tête sur le dossier du fauteuil ; et une demi-somnolence pleine de rêves, finit par l'envelopper.

La fraîcheur d'un petit bouquet de violettes qui... tout à coup, lui tombait sur le nez, le fit frissonner. Ses paupières palpitèrent quelques secondes ; puis, tandis que, d'une main peu assurée, il cherchait à saisir les fleurs, un visage rayonnant de jeunesse, encadré des chauds reflets d'une chevelure dorée, se dressait devant lui.

— Eh quoi!... c'est toi, friponne, qui me joue de ces tours ! s'écria le père Vincent, bien réveillé cette fois et s'animant à la vue de la belle et robuste fille, qui lui souffrait de tout son cœur.

Et, comme réchauffé par un bienfaisant rayon de soleil, il se mit à sourire lui aussi ; et il lui sembla un instant que tout son être se soulevait de sa lourde enveloppe meurtrie ; et dans son regard siévreux, brilla comme une flamme.

— Eh bien, la vente a été bonne, aujourd'hui, petite masque? interrogea le vieillard, quand il se sentit un peu remis de son trouble.

La jeune fille, avec un léger haussement d'épaules, montra son grand panier, vide de fleurs, — un plateau de mousse, sur lequel gisaient deux étiquettes, avec le chiffre de dix et de cinquante centimes.

— Pas bien bonne, ma journée, père Vincent. Je ne sais ce qu'ils avaient à s'arracher les journaux dans les rues ; j'avais beau offrir mes violettes, on ne les regardait seulement pas! Aussi...

— Hum! interrompit le vieillard, les imbéciles!.. Qu'on n'aît pas regardé tes violettes passe encore... mais ne pas remarquer la jolie fille que tu es?...

Et lui la contemplait, l'admirait de toute son âme, subissant un charme inexplicable. Elle éclata de rire.

— Vous vous moquez de moi; et puis, ce n'est pas en me contant des sornettes que vous saurez comment j'ai réussi à vendre mes fleurs.

— Allons! Parle, petite.

— Mais aussi, je vous dis la vérité, vous allez vous fâcher comme l'autre jour...

— Parle toujours.

— C'est que je ne voulais pas perdre ma journée... Et alors... quand j'ai vu l'heure avancer et mon panier encore plein, dame! j'ai pensé que ce n'était pas la peine d'attendre plus longtemps pour en arriver au même résultat ; et j'ai vendu le tout au rabais; j'ai couru de rue en rue, poursuivant les passants, criant : « En voulez-vous de la belle violette de Parme à un sou? » Et voilà ! fit-elle avec un mouvement très mutin de la tête.

— Pour venir plus vite près du père Vincent, dit le vieillard, s'efforçant de prendre un ton grondeur ; voilà qui n'est pas raisonnable.

Et cependant il ne put retenir cet aveu :

— Tu as tout de même bien fait de ne pas trop tarder à m'apporter un peu de ta jeunesse, petite! J'en avais tant besoin aujourd'hui !

Et, lui pressant les mains, il poursuivait, la voix maintenant serrée de larmes :

— Tout à l'heure, la mère Michoux va fermer ma fenêtre... Il paraît que c'est une imprudence d'y demeurer trop longtemps... Et je serais seul, seul entre mes quatre murs... Et qui sait si je me réveillerai, si je te reverrai demain?

— Oh! mais papa Vincent, vous déraisonnez aujourd'hui !

s'écria la jeune fille, et si vous ne voulez pas être plus gai, Luisette ne viendra plus causer avec vous.

Et, ceci dit, la gentille marchande de violettes feignit de retirer ses mains de celles du vieillard. Mais lui, les serra doublement et murmura, avec un accent plein de tendresse :

— Oh! reste... petite, reste... Pardon à ma lugubre vieillesse et réconforte-moi, de ta jolie voix qui me versent de douceur ; ne me prive pas de ce bonheur que je n'avais jamais connu avant toi et que je goûte trop tard ! Et je te jure bien, petite, que j'accepterais la mort comme une délivrance, s'il ne fallait pas te quitter.

Elle essaya de plaisanter.

— Vous ne pouvez pas encore partir pour ce voyage-là, père Vincent. Vos bagages ne sont pas prêts... Et maintenant parlons d'autre chose, voulez-vous?

— Je veux bien, si c'est pour te redire toute ma reconnaissance, pour te répéter que, sans ton âme compatissante, je m'en allais au tombeau, ignorant de la pure joie. Car, en dehors de mes joies d'enfant, je n'en avais connu que de mauvaises !

Et, plongeant ses yeux étranges dans les claires prunelles de son amie, il poursuivit avec attendrissement :

— Oh ! ces premières violettes que tu me donnas si simplement, parce que tu avais pitié de me voir toujours seul à cette fenêtre... oh ! que je voudrais les respirer encore !

*A suivre!*

Jean BAUCOURT.



## Jouets pour petits et grands

Je ne m'attendais pas, quand je vous parlais, il y a trois semaines, de l'esprit profondément guerrier de l'Angleterre — guerrier s'entend, ici, en ce sens : *Si vis pacem, para bellum* — à ce que les événements et la parole la plus probante vinrent confirmer l'opinion que j'ai acquise dans ma longue pratique des Anglais.

Or, la semaine dernière, lorsque éclata d'une façon plus aiguë le conflit qui est toujours à l'état latent entre la Russie et le Japon, un reporter se présenta dans les bureaux de l'amirauté anglaise, pour demander quels préparatifs l'Angleterre comptait faire, en vue d'une guerre possible dans l'Extrême-Orient. Et la réponse, du tac au tac, fut celle-ci :

— Nous n'avons pas de préparatifs à faire ; nous sommes toujours prêts.

Parole de jactance, évidemment. Et le rapport que l'on vient de publier, justement, à Londres, sur la guerre du Transvaal, nous apprend que les Anglais étaient, à cette époque, aussi peu prêts que possible. Mais parole qui indique bien un état d'esprit. Et, du reste, ne retrouve-t-on pas cette même redondance dans le vers de Corneille, lorsque le roi d'Espagne veut que le Cid aille se reposer, après lui avoir raconté la bataille où il vainquit les Maures? Le vieux Don Diégue s'écrie alors :

Sire, il a pris haleine en vous la racontant.

J'avais justement l'occasion de causer, un de ces soirs, avec une charmante Anglaise qui, quoique habitant continuellement Paris, où elle est même née, est furieusement patriote.

— Croyez-vous, lui demandai-je, que jamais, dans votre pays, on songe sérieusement à désarmer, surtout à diminuer la flotte?

Elle me répondit par un indéfinissable sourire.